

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

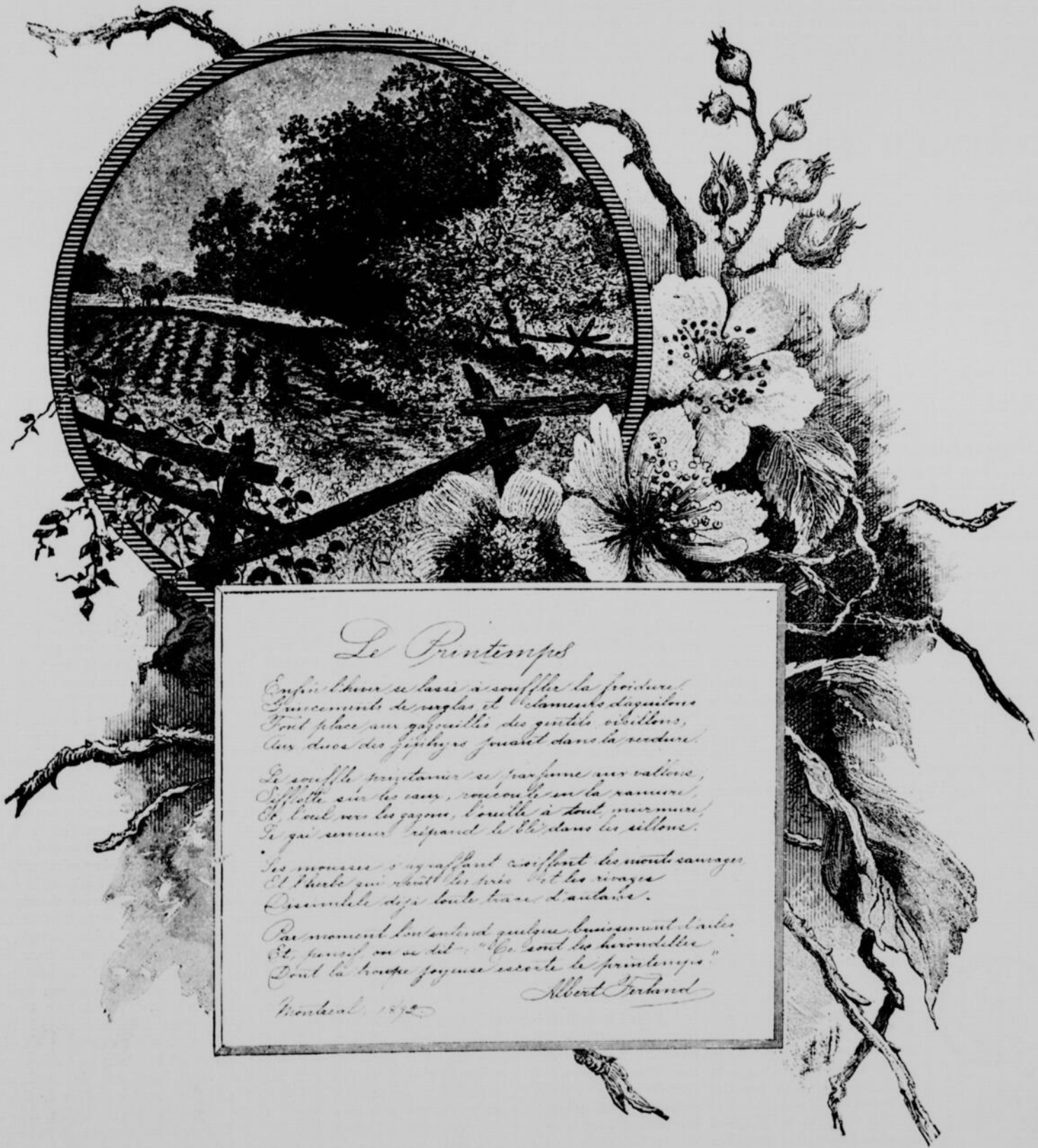
9<sup>ME</sup> ANNÉE, No 422.—SAMEDI, 4 JUIN 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cent.  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



## Le Printemps

Enfin l'hiver se laisse à souffler la froidure,  
Truissamment de ruglas et clameurs d'aiguillons  
Fait place aux gâpouillis des gentils oisillons,  
Aux doux des pipibys jouant dans la verdure.

Le souffle printannier se parfume aux vallées,  
Siffotte sur les eaux, roucoule sur la ramure,  
Et l'œil vers les gazons, l'oreille à tout murmure,  
Le gai semencier répand le blé dans les sillons.

Les mousseux s'agrippant coiffent les monts sauvages  
Et l'herbe qui abrite les bœufs et les rivaux  
Ouvrent le drapeau de sa toute base d'aulaube.

Par moment l'on entend quelque bruissement d'ailes  
Et l'on voit on se dit: "Ce sont les hirondelles"  
Dont la troupe joyeuse escorte le printemps.

Montréal, 1892

Albert Ferland

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 JUIN 1892

## SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Le sucre d'érable, par Benjamin Su'te.—Le cocher canadien, par Pierre-Georges Roy. Pensées sur la femme.—Poésie : L'angelus, par J. Mart'n.—Nouvelle : Le père Bistoquette, par Gustave d'Ezin.—Notes et faits.—Poésie : Le printemps (avec encadrement), par Albert Ferland.—Monogolie orientale : Martyre d'un prêtre chinois.—Chronique : Saint-Timothée : Le mois de Marie, par J. G. Boissonneault.—Nouvelles à la main.—Nos primes.—Feuilletons : La belle ténébreuse (suite), par Jules Mary.—Mlle de Kerven (suite).—Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES.—Le printemps.—La révolution dans l'Amérique du Sud : Un réveil désagréable ; Un groupe de généraux ; Balayeurs par persuasion ; La fin d'un dictateur ; Une lutte à armes courtoises.—Aux Indes : Un charmeur de serpents.—Monogolie Orientale : Martyre d'un prêtre chinois.

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

## QUATRE-VINGT-SEIZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-seizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MAI), aura lieu samedi, le 4 JUIN, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister ; entré libre.

## CAUSERIE

## LE SUCRE D'ÉRABLE



Pour parler des origines de la fabrication du sucre d'érable en Canada, il suffit d'une chose : savoir ce qui en est. Je ne le sais que très peu, mais ce que je vais vous dire ne s'est pas trouvé dans la première page du premier volume que j'ai ouvert.

Mon objet, en publiant ces simples notes, est d'attirer vos regards sur cette petite question historique et de tâcher que l'on finisse par la faire entrer dans l'histoire, car, vraiment, qui peut dire qu'elle y soit à présent ? C'est précisément parce que je ne l'y ai pas rencontrée que je me suis mis à invoquer les

esprits gardiens des trésors du passé et j'ai fait à leur intention plusieurs neuvaines, sinon pieuses, du moins sincères, ardentes, persistantes, édifiantes. Édifiantes est ici pour encourager les jeunes à me suivre. On ne gagne rien sans peine : le travail seul édifie — un jeu de mots !

\* \* Auriez-vous cru à la canne à sucre avant les Chinois ? Non, n'est-ce pas ? C'est, en effet, chez ce peuple à la parole sucrée, et par là même trompeuse, que ces longues baguettes ont commencé à avoir de la réputation. Il n'y a rien qui vous trahit comme le sucre : on le mange avec délice — il vous mène raide et droit au tombeau. Moins on se sucre, plus on vit longtemps, à moins que l'on ne consume que du sucre d'érable.

La Chine et l'Inde ont, avant tous les pays, connu la canne à sucre. De ces contrées, elle passa en Arabie, en Syrie, en Égypte ; je n'y étais pas, mais les dictionnaires le disent. Quand Alexandre eut goûté de son jus, il en envoya en Grèce, d'où la Sicile et Rome l'obtinrent plus tard.

Vers 1420, le Portugal s'en procura des échantillons, et don Henri en gratifia les îles Canaries. Alors ces îles et Madère répandirent la connaissance du sucre en Europe — la connaissance seulement, car l'usage général devait tarder près de deux siècles encore. En 1506, les Espagnols apportèrent la canne à sucre à Saint-Domingue où elle prospéra facilement. Vous voyez d'ici qu'elle n'est pas originaire du golfe du Mexique.

\* \* André Thévet, cosmographe, géographe et médecin, écrivait en 1555, dans son voyage au Brésil : " Les anciens estimaient fort le sucre de l'Arabie, parce qu'il est merveilleusement cordial et souverain, spécialement en médecine, et ne l'appliquaient guères à autre chose ; mais aujourd'hui, la volupté est augmentée jusque là, spécialement en notre Europe, que l'on ne saurait faire si petit banquet en notre manière de vivre accoutumée, que toutes les sauces ne soient sucrées, et aucune fois (quelques fois) les viandes ; — ce qui a été défendu aux Athéniens par leurs lois comme chose qui efféminait le peuple ; ce que les Lacédémoniens ont suivi par l'exemple. Il est vrai que les plus grands seigneurs de Turquie boivent des eaux sucrées, parce que le vin est défendu par leur loi."

\* \* Depuis 1604, où fut fondé Port-Royal, en Acadie, jusqu'à 1660, en traversant tout ce qui est connu du Canada, entre ces deux dates, je n'ai vu aucune mention du sucre de canne ou d'érable. Les inventaires des plus anciens ménages du pays ne disent rien là-dessus. Quand je parle des inventaires, je vous prie de croire que je les ai lus, analysés, médités. La vie intime des anciens Canadiens nous est révélée par ces documents. Pas de sucre, de muscade, de moutarde, de poivre, de couteaux de table, de fourchettes, de faïences... et presque rien à la place de ces articles si communs à présent chez nous... si indispensables... parce que nous le voulons ainsi.

Les *Relations des Jésuites*, qui vont de 1632 à 1673, ne disent pas un mot de l'érable à sucre. Ceci est en réponse à mes amis qui me demandent toujours de consulter les *Relations* sur le sujet qui nous occupe. Si, durant ces quarante ans, les Jésuites n'ont pas parlé du sucre d'érable, c'est qu'il était inconnu. Voilà ce que j'en pense.

\* \* M. Pierre Boucher écrivait, en 1663, un petit livre qu'il intitule, à bon droit, *Histoire naturelle de la Nouvelle-France*, et dans lequel il parle des ressources du pays. À l'article *Erable* il n'a pas l'air de se douter de la question du sucre, tout en disant que cet arbre jette, au printemps, une sève dont le goût est sucré. C'est donc que, lui, alors ancien habitant du Canada, n'avait jamais vu du sucre d'érable. Écoutons le : " Il y a une espèce d'arbre qu'on appelle érable qui vient fort gros et haut ; le bois en est fort beau. Nonobstant quoi, on ne s'en sert rien qu'à brûler, ou pour emmancher des outils, à quoi il est très propre, à cause qu'il est

extrêmement doux et fort. Quand on entaille ces érables, au printemps, il en dégoutte quantité d'eau qui est plus douce que l'eau de pluie dans du sucre, du moins plus agréable à boire."

Il n'est pas possible que M. Boucher, décrivant l'érable du Canada et allant jusqu'à dire qu'il en décoale une liqueur sucrée, ait omis de mentionner le produit que l'on en retire sous forme de sirop et de sucre. Il me paraît donc certain que l'on ne fabriquait pas alors du sirop et encore moins du sucre avec la sève des érables. Du reste, l'érable de France, qui est bien inférieur au nôtre, n'avait jamais donné et ne donnera jamais une sécrétion valant celle de l'érable du Canada. M. Boucher ne pouvait pas devancer, dans cet ordre d'idées, le mouvement de la science.

Il était loin de s'imaginer aussi que, un jour, l'arbre superbe dont il parlait avec admiration deviendrait à la fois un emblème national et l'une des grandes ressources du pays. S'il eut cru que l'exploitation du sucre d'érable pût devenir une source de richesses pour la contrée qu'il habitait, certes ! il en eût parlé, mais c'est de notre temps seulement que l'on voit cette compréhension des choses utiles.

Le mémoire de M. Boucher était destiné au roi et à ses ministres, c'est de là, ou plutôt de cette lecture, que partit l'intendant Talon, envoyé au Canada pour tout réformer et tout remettre sur pied. Colbert n'était pas étranger à cette action concernant la Nouvelle-France ; il voulait, comme dans l'ancienne France, créer des industries afin que la colonie devint véritablement une Nouvelle-France.

Vous savez que Talon établit parmi nous à la fois des filatures et des brasseries, planta des arbres fruitiers, des pommiers surtout, et sut diriger ses travaux scientifiquement. C'est ainsi qu'aujourd'hui nous avons la pomme fameuse de Montréal, prise au-dessus de toutes les pommes de France.

\* \* Mais l'érable à sucre ? Est-ce à l'époque de Talon que nous l'avons vu apparaître avec cette qualité ? Est-ce sous Frontenac ? Ceci reste à déterminer.

Entre Talon et Frontenac il y a à douter, mais que ce soit l'un ou l'autre, nous tombons toujours dans la même période de l'essai de certaines ressources naturelles du Canada et que Talon et Frontenac ont développées mieux que personne.

J'ai consulté M. Joseph Marmette, qui vit au milieu des archives, et il m'a dit que ni Talon, ni Frontenac, ni DeLaBarre, ni Denonville, ni de Meulles, ni de Champigny n'ont parlé du sucre d'érable durant les années qui vont de 1665 à 1695. Ceci ne prouve pas que nous ne fabriquions pas du sucre à cette époque, mais le silence des plus hautes autorités, est assez étonnant puisque nous avons le témoignage d'un homme qui habitait le Canada dès 1683, le baron de La Hontan, qui s'exprime ainsi :

" Les érables sont à peu près de la même hauteur et grosseur que le mérisier, avec cette différence que leur écorce est brune et le bois roussâtre. Ils n'ont aucun rapport avec ceux d'Europe. Ceux dont je parle ont une sève admirable et telle qu'il n'y a pas de limonade, ni d'eau de cerise qui ait si bon goût ni de breuvage au monde qui soit si salubre. Pour en tirer cette liqueur, on taille l'arbre deux pouces en avant dans le bois, et cette taille, qui a dix ou douze pouces de long, est faite de biais ; du bas de cette taille comme dans une gouitière, et rencontrant le couteau qui la traverse, elle coule le long de ce couteau sous lequel on a le soin de mettre des vases pour la contenir. Tel arbre ne peut rendre que cinq ou six bouteilles par jour et tel habitant en Canada en pourrait ramasser vingt barriques du matin au soir, s'il voulait entailler tous les érables de son habitation. Cette coupe ne porte aucun dommage à l'arbre. On fait de cette sève du sucre et du sirop si précieux qu'on n'a jamais trouvé de remède plus propre à fortifier la poitrine. Peu de gens ont la patience d'en faire. Comme on n'estime jamais les choses communes et ordinaires, il n'y a guère que les enfants qui se mettent à entailler ces arbres. Au reste, les érables des pays septentrionaux ont

plus de sève que ceux des parties méridionales, mais cette sève n'a pas tant de douceur."

C'est-à-dire que la sève des érables de France est âcre au goût. C'est un fait bien connu, depuis qu'un industriel de Paris a fabriqué des bonbons à l'aide du sucre des érables des Alpes et du Canada — les Alpes ont capitulé à la première dragée.

\* \* Mais La Hontan nous explique ce que je ne comprenais pas, à savoir pourquoi on ne parle pas du sucre d'érable dans la volumineuse correspondance des fonctionnaires que j'ai nommés ci-dessus, allant de Talon à Champigny — c'est que les enfants, et les amoureux probablement, étaient seuls à s'en occuper. Ce n'était pas encore une récolte, un produit national ; le commerce ne le connaissait pas.

Mais j'irai plus loin. Il s'écoula nombre d'années après 1683 sans donner naissance à l'exploitation du sucre d'érable, et je crois que le voyage du docteur Michel Sarrazin, à Paris, en 1694, fut le point de départ des observations pratiques sur ce sujet. Combien de temps fallut-il en sus pour amener nos habitants à profiter de ce revenu qui s'offrait de lui-même, je ne le sais, car les vieux papiers n'en parlent point.

\* \* Toutefois, l'Acadie faisait du sucre d'érable avant 1699 puisque, cette année, le sieur de Diéreville, visitant la colonie, s'exprime de la sorte :

" Les fraises sont communes partout dans les champs, et on a le plaisir de les manger avec un sucre que le pays produit." Il compose aussitôt des vers sur ce sujet :

Au lieu de cannes dont les pores  
Rendent le sucre blanc qui nous vient de plus loin,  
Pour les Acadiens, la nature a pris soin  
D'en mettre dans les sycomores.  
Au commencement du printemps,  
De leur écorce il sort une liqueur sucrée  
Qu'avec grand soin les habitants  
Recueillent dans chaque contrée.  
Ce breuvage me semble bon  
Et je le buvais en rasade.  
Il ne fallait que du citron  
Pour en faire une limonade.

Diéreville continue, en prose : " Pour recevoir cette douce liqueur, qui est aussi claire que de l'eau de roche, on fait dans l'arbre, à coups de hache, un trou assez profond, en forme d'auge, et des entailles à l'écorce, qui aboutissent à ce réservoir, afin que l'eau, en coulant, tombe dedans. Quand il est plein, ce qui arrive assez promptement, la sève étant, dans ce temps-là, dans sa plus grande force, l'eau tombe, par un petit dalot de bois, appliqué sur le bord de l'auge, dans un vaisseau qui est au pied de l'arbre. On fait la même chose à plusieurs arbres tout à la fois, de sorte qu'il en sort beaucoup de liqueur, tant qu'ils en fournissent. On la fait bouillir, jusqu'à siccité, dans un grand chaudron ; en diminuant, petit à petit, elle devient en sirop, et puis en sucre roux qui est très bon."

Le procédé des Acadiens diffère du nôtre en ce que nous n'entailleons pas l'écorce de manière à amener plusieurs égouttements dans une seule rigole ou gondrelle. A part cela, tout se ressemble entre nos deux pratiques.

\* \* Michel Sarrazin, arrivé de France vers 1685 et décédé à Québec en 1734, a publié dans les volumes de l'Académie Royale des Sciences, année 1730, un mémoire dont voici le passage relatif à l'érable à sucre :

" Il y a dans l'Amérique Septentrionale quatre espèces d'érables que j'ai envoyées au Jardin Royal... La quatrième, *Acer canadense sacchariferum*, est un arbre qui s'élève de soixante à quatre-vingts pieds, dont la sève qui monte depuis les premiers jours d'avril jusqu'à la moitié de mai est assez souvent sucrée, ainsi que l'ont aisément reconnu les Sauvages et les Français. On fait à l'arbre une ouverture d'où elle (la sève) sort dans un vase qui la reçoit et, en la laissant s'évaporer, on a environ la vingtième partie de son poids, qui est de véritable sucre, propre à être employé en confitures, etc. Un de ces arbres qui aura trois

ou quatre pieds de circonférence, donnera, dans un printemps, sans rien perdre de sa vigueur, soixante à quatre-vingts livres de sucre. Si on en voulait tirer davantage, comme on le pourrait, il est bien clair qu'on affaiblirait l'arbre et qu'on avancerait sa vieillesse. Cette sève, pour être sucrée, demande des circonstances singulières, qu'on ne devinerait pas : 1o Il faut que, dans le temps qu'on la tire, le pied de l'arbre soit couvert de neige, et il y en faudrait apporter, s'il n'y en avait pas. 2o Il faut que, ensuite, cette neige soit fondue par le soleil et non par un air doux. 3o Il faut qu'il ait gelé la nuit précédente. Cette espèce de manipulation, dont la nature se sert pour faire le sucre d'érable, ressemble à quelques opérations de chimie, où l'on fait des choses qui paraissent opposées, et où celles qui paraissent le plus semblables ne sont pas équivalentes pour l'effet. La sève de tel érable qui ne sera point bonne à faire du sucre, le deviendra une demi-heure, ou tout au plus une heure, après que la neige dont on aura couvert le pied de l'arbre aura commencé à fondre. Cette neige s'est donc portée dans les tuyaux de l'érable, et y a opéré avec grande vitesse."

Sarrazin ajoute que l'*apocynum majus, syriacum, rectam, com. 90*, fournit un suc dont on fait du sucre en Canada ; on en ramasse la rosée qui se trouve dans le fond des fleurs. M. l'abbé Lafflamme se demande quelle est cette plante — et nous sommes plusieurs à ne pouvoir lui répondre.

\* \* Peter Kalm, savant suédois, élève de Linnée, écrivait de Philadelphie en 1748 : " L'érable à sucre, *acer saccharinum*, ne parvient pas, en Pennsylvanie, au tiers ou au quart de la hauteur qu'il atteint au Canada où il est un bel et grand arbre." C'est, à peu près, l'érable de France, que l'on ne saurait comparer à l'érable canadien. En Canada, l'année suivante, Kalm dit : " L'érable à sucre est bon pour guérir les écorchures... On extrait beaucoup de sucre de cet arbre dont on fait couler la sève au moyen d'incisions. Dans les *Mémoires* de notre Académie Royale des Sciences, j'ai décrit avec soin la manière de fabriquer le sucre d'érable."

En résumé, Kalm nous donne à entendre que la Suède, sa patrie, assez semblable au Canada par ses forêts, la neige et la température, n'exploitait pas ses érables pour en tirer du sucre.

\* \* C'est donc chez nous seulement, que le sucre et le sirop d'érable sont possibles à l'état marchand, et ils le seront tant que nous le voudrons.

Après avoir été simple sujet de récréation et de gourmandise juvéniles, le sucre d'érable a tenté quelques commerçants qui se sont mis à en acheter et c'est alors, probablement, que les hommes ont remplacé les enfants dans les *sucreries*. On a commencé à comprendre que une érablière vaut mieux que du bois à brûler. Il n'y a pas longtemps de cela. Le commerce de ce produit est à présent assez considérable, bien que le prix dépasse de beaucoup celui des autres sucres. Sa qualité particulière le fait préférer à tous. Et comme la conscience humaine profite de tout, on falsifie le sucre d'érable — ce qui est une manière de rendre hommage à ses vertus.

La haute confiserie paye ses sucres à peu près aussi cher que le coûterait le sucre d'érable, et ce dernier est infiniment plus propre à faire les bonbons. Alors voilà un vaste marché pour nous ; il ne s'agit que de nous faire connaître au dehors, en France, par exemple, où sont les plus habiles confiseurs. Une grande maison de Paris fait actuellement des expériences en ce genre ; nous saurons bientôt s'il y a espoir de vendre notre article par millions de livres au lieu des simples centaines d'aujourd'hui.

Benjamin Sulte

## LE COCHER CANADIEN

Au Canada, l'on ne fait guère la distinction entre le *cocher* et le *charretier*. Pour tout bon Canadien qu'un homme conduise une charette ou une voiture de place c'est un *charretier*. Nous devrions faire la différence. Hubert LaRue qui avait beaucoup voyagé a fait un bel éloge du *charretier* québécois.

" L'homme le plus poli de la terre, a-t-il écrit dans son " Voyage sentimental," c'est le *charretier* de Québec.

" Il mène bien et vite, avec infiniment de grâce et d'empressement.

" Voyez-le circuler dans les rues poétiquement tortueuses de Québec. Quelle prestesse ! quelle manigance ! Le gondolier de Venise en crèverait de dépit.

" Il nous fait passer par mille ornières, par mille trous, par mille cahots. La calèche se disloque, la *carriole* se rompt ; vous devenez nerveux ; ne craignez pas. De temps en temps vous entendez : " marche donc ! marche donc ! " Soyez sans crainte, ça marche.

" La boue vous vole à la figure ; une avalanche de neige dérobe à vos regards cheval et charretier ; mais vous entendez : " Marche donc ! marche donc ! " Ça marche, ne craignez rien ! Vous montez mille collines, cent montagnes ; vous en descendez trois fois plus. Un *wo-ho* énergique nous annonce que vous êtes au terme de votre course. Vous mettez pied à terre, tout abasourdi ; vous payez trente sous ; vous n'entendez plus " marche donc " soyez sans crainte, ça ne marche plus."

Cet éloge que LaRue adressait aux *charretiers* de la vieille cité de Champlain, on pourrait le faire indistinctement à tous les cochers canadiens.

Qu'il soit de Québec, de Montréal ou d'ailleurs, le cocher, on doit lui rendre cette justice, est poli, serviable et surtout, à de rares exceptions près, honnête.

Tous les voyageurs ou touristes qui ont passé quelque temps dans la province de Québec n'ont pas manqué de remarquer ce fait.

M. Adolphe de Puibusque, écrivain français distingué, a écrit le récit d'un voyage au Canada. Il a eu l'occasion, plusieurs fois, de se servir de nos cochers et voici ce qu'il en dit :

" Le *charretier* canadien est admirable : doux, poli, attentif, il mène toujours debout, et dans les mauvais pas, il s'agit comme une balançoire, se jetant tantôt à droite, tantôt à gauche, sautant même hors de la voiture, pour faire contre-poids et rétablir l'équilibre. Vent, neige, grêle, il reçoit tout dans une noble attitude de combat, et son attention ne s'endort jamais. Rien d'intéressé dans ses soins ; le pourboire est mis hors d'usage avec l'ivrognerie ; membres de la société de tempérance, la plupart des postillons passent devant les tavernes sans même les regarder, mais ils ne manquent jamais de saluer les croix plantées au bord des routes."

Pierre Georges Roy

## PENSÉES SUR LA FEMME

Confie ta barque aux vents, ne confie pas ton cœur aux belles ; car l'onde est moins perdue que la foi féminine.

La vanité, la honte, et surtout le tempérament, font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes.

La femme est l'amie naturelle de l'homme, et tout autre amitié est faible ou suspecte auprès de celle-là.

On peut dire d'un grand nombre de femmes qu'elles sont pieuses à quinze ans, indifférentes à trente et bigotes à cinquante.



## L'ANGELUS

(ÉVOCATION POÉTIQUE ET RELIGIEUSE)

Lorsque l'ombre du soir se répand sur la terre,  
Et qu'au loin on entend un murmure incertain,  
Quand le jour disparaît, c'est l'heure du mystère,  
Que nous chante la cloche au doux son argentin.

Alors, à ce signal, à genoux sur la pierre,  
Découvrons tous nos fronts, invoquons notre Dieu,  
Ouvrons-lui notre cœur et que cette prière  
En partant vers le ciel, ne soit pas un adieu !

Que ces concerts du soir, ces appels de l'aurore,  
Sur les ailes des vents arrivent jusqu'aux cieux,  
Et que nous puissions tous pendant longtemps encore,  
Adorant l'Éternel, avoir des jours joyeux.

Et si dans le malheur ou bien dans la souffrance  
Ma raison s'égarait jusqu'à douter de tout,  
Tu me conserverais un rayon d'espérance  
Pour me ressouvenir qu'il est un Dieu partout.

Quand viendra le moment de fermer ma paupière,  
Pour aller habiter au milieu des élus,  
En partant d'ici-bas que mon âme soit fière,  
De monter vers le ciel au son des angélus !

Toi qui sais me charmer, sonnerie, ô divine !  
Par tes accords parfaits à l'enivrant refrain  
Toujours en t'écoutant lentement je m'incline,  
Et je reste pensif devant ton bruit d'airain.

O chrétien ! à genoux sur les monts, dans la plaine,  
Partout où l'angélus monte comme un soupir,  
Sache te rappeler, pauvre raison humaine,  
De louer le grand Dieu qui veut bien te bénir !

*J. Meunier.*

Armissan (France) 1892.



## LE PÈRE BISTOQUETTE



ous les touristes qui ont parcouru, il y a vingt ans, les montagnes des Vosges, et fait le voyage classique de Saint-Dié à Gérardmer, ont remarqué le conducteur de la diligence qui faisait le service entre ces deux villes.

C'était un type que ce gros homme au teint rubicond, à la parole gouailleuse, qui avait toujours le mot pour rire et quel-que petit conte gaillard au

service de ses voisins de banquette. Son nom était Lefrançois, mais dans toute la région il était mieux connu sous le sobriquet de : "Père nom de Dieu."

Il l'avait mérité, ce sobriquet-là, par sa mauvaise habitude de sacrer et de faire éclater les "nom de Dieu !" sans rime ni raison. Cela sans la moindre intention de blasphème ; le bonhomme n'y songeait guère, mais par suite d'un mauvais pli contracté dans les écuries, derrière les chevaux, dans la compagnie des rouliers et des maquignons ; et le pli était devenu un tic despotique dont il ne pouvait se défaire. Souvent, dans sa diligence, il

voiturait les curés des environs, les bonnes sœurs du couvent voisin, et, lorsque le malencontreux juron jaillissant de ses lèvres, il voyait les religieux se signer et les prêtres froncer le sourcil, soudain il faisait amende honorable :

— Ah ! pardon chère sœur, faites excuse, m'sieu le curé, ce n'est pas pour vous offenser, non plus notre sainte religion ; mais c'est par habitude, mon gueux, quoi ? C'est plus fort que moi.

Et, disant cela, sa mine était si piteuse, que sœurs et curés ne pouvaient s'empêcher de sourire et d'excuser un peu le scandale. En outre les gens le connaissaient comme un homme serviable à tous, d'une probité rigoureuse et d'une ardeur au travail exemplaire.

L'hiver, les montagnes étant peu fréquentées, il attelait à deux chevaux seulement sa petite voiture, *ma brune*, comme il l'appelait ; elle était suffisante pour le service du pays. Très dur ce service ; car, vent ou brise, pluie ou neige, il partait au matin de Gérardmer pour y entrer le soir. Mais dès que le printemps faisait fleurir les talus des routes, il sortait de la remise sa grande diligence jaune, *ma blonde*, disait-il, il l'attelait magnifiquement à quatre chevaux et il fallait le voir, juché sur l'impériale, tenant ses chevaux bien en main, leur imprimant un trot allégre ; il fallait, à l'entrée des villages et des bourgs, l'entendre sonner ses fanfares avec son cornet, faire claquer son fouet à toute volée, et retentir les : "Gare, là-bas, N. de D."

Puis, sur le coup de six heures du soir, tous les voyageurs bien débarqués devant l'hôtel de la poste, à Gérardmer, il retournait sa voiture et rentrait chez lui tout en haut de la côte, au bout de la ville. Là, sur le seuil de la porte, une petite fillette de sept à huit ans l'attendait et s'élançait au devant de la *blonde* en criant de sa voix de pinson :

— Bonjour, grand papa !

— Bonsoir, ma Ninette, bonsoir mon bijou. Attends, je vais descendre.

Alors, les chevaux remis au garçon d'écurie, le père Lefrançois descendait de son siège, et malgré son gros ventre, sautait lestement à terre ; en un tour de main il enlevait la gamine dans ses bras et l'embrassait à bouche que veux-tu, pendant que la petite entre-fouillait dans ses poches et faisait raffe des jouets ou des friandises que grand-papa n'oubliait jamais d'acheter à Saint-Dié ou de glaner dans les desserts des tables d'hôtes.

L'aimait-il sa petite Ninette, qui réellement s'appelait Antoinette. Mais allez donc dire Antoinette à un brin d'amour pareil, c'est trop compliqué et majestueux. Ninette c'est bien plus vite dit et plus gentil. L'aimait-il ?

Pauvre petiotte ! Sa mère, l'unique fille du père Lefrançois, était morte en lui donnant le jour, et le grand-père était déjà veuf à ce moment. Deux ans après, son père, un brave garde-forestier, avait été trouvé raide mort au coin d'un bois et rapporté sanglant, sur une civière, au logis ; une balle lui avait troué le front ; il avait sans doute surpris un braconnier en maraude et l'autre, pour éviter un procès-verbal, n'avait pas hésité devant un assassinat.

Après ce triple deuil, le père Lefrançois, n'ayant plus que cette frêle créature, s'était voué à elle avec cette tendresse exclusive qu'on dirait spéciale aux natures frustes, aux gens du grand air. Dès ce jour, il retrancha nombre de pots et de petits verres de ceux qu'il avait l'habitude de boire le long de la route, il aima un peu moins ses chevaux et ne songea plus qu'à bien élever sa petite-fille, pour l'instant et à lui constituer une bonne dot pour l'avenir.

Tous les soirs, aussitôt la soupe au lard dressée fumante sur la table, le bon voiturier tirait de sa poche une grosse bourse de cuir, pleine d'écus et de piécettes blanches, la recette de la journée, et la faisant danser dans sa vaste main calleuse, sous le menton de sa petite fille :

— Voilà, mon petit mamour, tout ça sera pour toi un jour. Allons, mademoiselle, faites risette à papa ; il vous ménage des amoureux à remuer à la pelle. Hé ! hé ! hé ! N'est-ce pas, Catherine, ajou-

taut-il en s'adressant à la servante, que notre Ninette, ça fera un joli parti ?

— Je pense bien, not'maitre, répondait la vieille Catherine, en branlant la tête.

\* \*

Rêves et diligences ont leurs destins contraires. Les rêves n'aboutissent pas et les diligences sont remplacées par les chemins de fer.

Un beau soir, le père Lefrançois débarqua à Gérardmer quatre beaux messieurs, munis de tout un attirail de jalons, de niveaux d'eau, de grands cartons. C'étaient des ingénieurs du chemin de fer que la Compagnie de l'Est allait faire construire entre Gérardmer et Saint-Dié. Le travail était urgent, car c'était une voie stratégique ; en moins de deux ans, elle fut construite et livrée à la circulation. Alors, adieu la diligence ; car s'obstiner à la maintenir en concurrence avec la "jument noire," comme disait le père Lefrançois, c'était courir à la faillite. Il vendit chevaux et voitures, et se trouva encore heureux d'avoir de quoi vivre à l'aise et bien élever son Antoinette. Mais pour sa belle dot, il n'y fallait plus songer, elle serait bien rognée de moitié. Il élabora tout un plan d'économies et hésita même longtemps s'il ne renverrait pas la vieille Catherine ; il y était presque décidé lorsque, jetant un coup d'œil vers l'âtre, il vit la pauvre femme qui étendait ses mains ridées sur les tisons et que son catarrhe faisait tousser sourdement. Alors, il se dressa tout d'un coup :

— Ah ! ben non, Lefrançois, tu ne feras pas cela ; ce serait trop canaille ! Non, tu ne le feras pas, et, tapant un violent coup de poing sur la table, il fit retentir la salle d'un vigoureux juron.

Philosophiquement, il ajouta :

— Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois.

\* \*

Entre ces deux êtres également bons, également dévoués, Ninette eut la plus gaie des enfances. Son humeur naturelle seconda merveilleusement les soins et les leçons qu'elle recevait des religieuses de Saint-Charles, chez lesquelles elle allait à l'école, et lorsque vint le jour de sa première communion, tout le monde fut édité par sa ferveur et charmé de sa grâce simple et naïve.

Était-il fier, ce jour-là, le père Lefrançois, et quel bon dîner il donna aux amis et voisins. Le soir, tout le monde parti, devenu tout-à-coup sérieux après les couplets à boire, il prit sa Ninette sur ses genoux et lui dit :

— Chère petite ! on a dû te dire que ce jour est le plus beau de la vie. Je pense bien que c'est vrai pour toi ; en tout cas, c'est assuré que c'est le plus beau de la mienne. Voilà que tu grandis ; jusqu'ici tu ne m'as donné que joie et satisfaction, promets-moi de continuer à être toujours ce que tu as été.

— Papa, je te le promets, répondit Ninette, gravement ; mais ça fait deux promesses que je fais aujourd'hui, et les promesses, il faut les tenir.

— Deux promesses ? Quelle est donc l'autre ?

— Hé bien ! papa, j'ai promis à monsieur le curé de t'empêcher de jurer, de te corriger de ce vilain défaut.

— Voyez-vous cette bonne petite peste-là qui va s'engager pour moi. M'empêcher de jurer ? diable ! ça va être dur. Si on disait à monsieur le curé de ne plus priser, il ne trouverait pas cela facile. Hé bien ! c'est encore plus difficile à moi de ne pas sacrer un brin, de temps en temps, sans y penser. Non, demande-moi autre chose ; ça, je ne le pourrai jamais, nom de...

Une petite main posée sur sa bouche arrêta le juron qui allait partir.

— Oh ! papa, papa, qu'allais-tu faire ?... tout ce que tu dis là, je l'ai bien dit à M. le curé, mais sais-tu ce qu'il m'a répondu ? "Le père Lefrançois, m'a-t-il dit, est un brave homme, que j'estime beaucoup, et c'est pour cela que je ne veux pas que son âme soit damnée pour une mauvaise habitude qu'il a contractée derrière les chevaux avec les autres voituriers. Du reste, s'il aime bien à sacrer il aime encore mieux l'argent ; profite donc de ce beau jour où il n'aura rien à te refuser et fais-lui promettre que toutes les fois qu'il jurera il

sera à l'amende d'un sou pour les pauvres de la paroisse. Et puis, s'il faut absolument qu'il jure, qu'il fasse comme Henri IV, qui crachait vingt fois par jour son *Ventre Saint-Gris* ! Ce juron est un peu vieux, dis-lui de dire... de dire... tiens ! de dire : *Sapré bistoquette* ! Pour ce juron-là je lui donne l'absolution."

Le père Lefrançois éclata de rire.

—Sais-tu qu'il n'est pas bête, M. le curé, *sapré bistoquette* ! c'est cocasse ce mot-là ; je ne sais pas au juste ce que ça peut bien vouloir dire, mais ça me va ; et comme je ne veux pas te faire de la peine, je te promets de ne plus sacrer, et ce qui va déconter M. le curé, c'est que tu n'auras pas à lui porter de bien grosses amendes.

Le lendemain, le vieux sacra quinze fois et il voyait avec rage sa petite-fille sortir, à chaque fois, un morceau de craie de sa poche et faire, en riant malicieusement, une croix à l'ardoise pendue au mur. Le jour suivant il n'y eut que neuf croix ; celui d'après, six.

A la fin de la semaine, Ninette avait quarante-deux sous à porter à M. le curé et les *sapré bistoquette* avaient remplacé le juron favori. Par exemple, comme Henri IV, il se rattrapait sur la quantité.

Si parfois, un voisin ou un camarade venait le saluer en lui disant : "Bonjour, père nom de Dieu, comment va, mon vieux !" Tout de suite son front se rembrunissait, il jetait des regards furtifs tout à l'entour de lui et bégayait :

—Ne m'appellez pas comme ça, ne m'appellez pas comme ça, *sapré bistoquette* ! c'est inconvenant.

—Et comment faut-il vous dire à cette heure ? Jusqu'à ce jour on vous a toujours appelé comme ça et jamais vous ne vous êtes fâché.

—Non, c'est vrai, mais c'était dans le temps de mes voitures. Pour cela, il ne faut pas me croire plus fier que de raison, et puisque vous tenez tant à me donner un sobriquet... appelez-moi papa Bistoquette.

L'autre pouffait de rire, et, s'en allant avec un mouvement d'épaules :

—Papa Bistoquette ! en voilà un nom de farce ! Oh ! je veux bien, moi.

Et de l'un à l'autre, le mot fit le tour du pays et on le lui prodigua à foison.

—Ils se fichent de moi, grommelait le vieux, mais je me fiche d'eux. Rien ne me fait, pourvu que ma Ninette soit contente... Elle fait pourtant de moi ce qu'elle veut, cette gamine, concluait-il.

Ah ! oui, mon brave grison ! ces têtes blondes, ces bouches roses et rieuses, ces yeux purs font de nous ce qu'ils veulent ; elles croquent nos volontés et nos habitudes sous leurs blanches quenottes et les réduisent en miettes. Depuis que le monde est monde il en est ainsi, et c'est encore le plus sûr bonheur qui puisse échoir aux vieux que de céder aux sourires de l'enfance épanouie.

## II

Huit ans se sont écoulés et ont courbé la taille du père Lefrançois, brisé complètement la vieille Catherine, qui, maintenant, perchée de ses pauvres membres, ne bouge guère du coin de l'âtre. Antoinette n'est plus la petite Ninette d'autrefois ; c'est une grande, forte et belle fille qui tient la maison à merveille et rend à son grand-père et à la pauvre Catherine tout les soins qu'elle en a reçus. Aucun nuage n'a troublé la sérénité de cet intérieur paisible, chaud de tous les rayons d'une affection mutuelle.

Si, pourtant, le père Lefrançois est contrarié. Dans la maison voisine est venue habiter une famille de mécaniciens du chemin de fer ; braves gens dont le voisinage ne donne aucun tracas, qui ont toujours, en passant, un bon mot et un gracieux sourire à adresser à ceux de la maison. Mais, alors, papa Bistoquette tourne le dos de mauvaise humeur, en grommelant :

—Il ne nous manquait plus que le voisinage de ces hussards de la jument noire, de la machine d'enfer... Hum ! Sans eux pourtant, Ninette, tu serais presque riche.

—Baste ! répondait la jeune fille, contentement passe richesse. Et puis, ils n'en sont pas la cause ces gens-là ; ils ont l'air bien honnête. Pourquoi ne pas vivre avec eux en bon voisinage ?

—Avec eux, jamais ! Ils m'ont quasiment ruiné ; et puis, ils puent le suif, la fumée, le cambouis.

\* \*

Pas toujours, père Lefrançois, pas toujours. En revenant du travail des machines, oui, sans doute ; mais une fois bien lavés et changés, ils sont comme les autres. L'aîné des fils surtout, Alfred Chapron, lorsque, le dimanche, il paraît, bien mis, élégant presque, redressant sa haute taille, le doigt dans la petite moustache brune de ses vingt-cinq ans, il peut faire envie aux plus beaux jeunes hommes du pays. Il paraît même qu'une inclination l'attire vers votre petite-fille, qu'il n'a pas été insensible au charme de ses beaux yeux et qu'il cherche bien souvent à les contempler. C'est ce qui explique ses longues stations sur l'autre bord de la route ; de là, il peut, au-dessus du rideau de fuchsias et géraniums qui garnit la fenêtre de votre rez-de-chaussée, voir apparaître, fleur entre les fleurs, un gracieux visage que vous connaissez bien...

Un beau dimanche, comme le grand père était assis sur le pas de sa porte et fumait sa vieille pipe en attendant le retour d'Antoinette, en ce moment aux vèpres, il fut bien surpris de voir se planter devant lui le père Chapron, qui lui dit à brûle-pourpoint.

—Monsieur Lefrançois, j'aurais quelques mots à vous dire.

Et, entrés tous deux dans la salle basse et fraîche, l'autre aborda carrément :

—Mon cher voisin, mon fils aîné est en âge de se marier ; il aime mademoiselle Antoinette et je viens vous demander sa main. Le jeune homme gagne déjà pas mal, puis il a de la conduite et du cœur ; il avancera. En tout cas, sa femme sera heureuse avec lui.

—Sapré bistoquette ! comme vous y allez, mon brave. Tout d'un coup, comme cela, ma fille pour votre garçon, sous le beau prétexte qu'il en est amoureux. Amoureux, parbleu ! nous sommes assez bien tournée pour en avoir à tas des amoureux, sans compter que le vieux a quinze beaux mille francs de dot à nous donner. Mais là n'est pas la raison, pas plus que de vous dire que les chemins de fer m'ont quasiment ruiné ; la vraie est celle-ci : votre satanée invention n'est bonne qu'à mettre les gens, voyageurs et employés, en capilotade ; et je n'ai pas envie de marier ma fille dans cette mécanique-là, pour qu'un beau jour on lui rapporte son mari en quatre morceaux. Là-dessus, sans rancune, mais pas de chemin de fer chez nous... Jamais !

Antoinette entra juste à ce moment et, voyant la mine confuse des deux vieux :

—Qu'y a-t-il donc ? fit-elle.

—Ce qu'il y a ? Il y a ceci : M. Chapron nous fait le grand honneur de me demander ta main pour son fils, un garçon destiné à être écharpé un de ces quatre matins.

—Et qu'avez-vous répondu ? papa.

—Tu le demandes ? J'ai répondu : Non, mille fois non !

Antoinette devint pâle comme un lys, elle appuya la main sur son cœur, et, inerte, elle s'affaissa sur une chaise, inanimée.

Alors le vieux grand-père, affolé, se mit à appeler Catherine qui ne pouvait bouger, à crier au père Chapron de vite aller chercher le médecin, courant de-ci de-là, du flacon de vinaigre à la fontaine d'eau fraîche, et tapant dans les mains froides de sa chère idole, il se meurtrissait la tête à coups de poing en criant :

—Triple brute que tu es ! je parie qu'elle l'aime...

Et s'écrasant à ses genoux, des sanglots plein la voix, il se mit à l'appeler éperdument :

—Ninette ! voyons ma petite Ninette, reviens à toi et dis-le moi, dis-le moi bien vite, l'aimes-tu ?

Au bout d'un instant, elle ouvrit un peu les yeux, et le grand-père répétant :

—Allons ! voyons ! l'aimes-tu ?

Une petite voix, faible comme un souffle, sortit des lèvres pâles d'Antoinette :

—Oui.

Justement, le père Chapron rentrait, tout essoufflé, en disant :

—Le médecin n'est pas chez lui.

—Plus besoin de médecin, voisin, plus besoin. Allez donc vite chercher votre fils, voilà le beau médecin qui va guérir ma fille.

\* \*

L'instant d'après, Antoinette et Alfred étaient dans les bras l'un de l'autre, et le père Lefrançois, radieux maintenant, serrant à les briser les mains du vieux mécanicien, lui disait, la paupière larmoyante :

—Hé bien ! voisin, ça ne vous rappelle-t-il rien de votre jeune temps, ces embrassades-là ? C'est égal, celui qui m'aurait dit, il y a dix ans, que je donnerais ma Ninette à un cavalier de la jument noire, je lui aurais retorqué un peu vivement :

—T'en as menti ! n... de... Ah ! pardon, t'en as menti ! sapré bistoquette !"

*Justano D'Eyzie*

## NOTES ET FAITS

### Le pôle antarctique

Un voyage intéressant est sur le point d'être entrepris par le capitaine baleinier bien connu Grey, qui se propose d'explorer les mers antarctiques en vue d'y pêcher la baleine. Si cette entreprise réussit, une nouvelle et importante branche de l'industrie sera ouverte, car jusqu'à présent la présence, dans ces parages, de la baleine n'a été attestée que par le voyageur J. Ross.—M. Nordenskiöld fils doit accompagner cette expédition en qualité de naturaliste.

\* \* \* \*

### Effet inattendu d'un sermon

On conte qu'un jour un prédicateur italien fulmina contre la fureur de la loterie. Il était très content de son éloquence en voyant toutes les têtes s'incliner avec des signes d'assentiment. Pour achever son œuvre, il se livra alors à l'apostrophe et à la prosopopée :

—Insensés, s'écria-t-il, qui vous imaginez follement que le Pactole aux flots d'or va rouler chez vous parce que vous avez semé quelques pièces blanches sur le numéro tel ou tel !

A peine eut-il prononcé cette phrase, qu'il remarqua un grand mouvement dans l'auditoire. Un des fidèles se leva précipitamment et sortit, suivi presque aussitôt de deux ou trois autres. Beaucoup de femmes se penchèrent vers leurs maris, qui se mirent à tirer des crayons de leurs poches et à prendre furtivement une note.

Après l'office, au moment où le prêtre se déshabillait dans la sacristie, il vit venir à lui une vieille qui semblait à peine appartenir encore à ce monde :

—Monsieur l'abbé, vous avez désigné tout à l'heure dans votre beau sermon, deux numéros que j'ai eu le malheur d'oublier. Hélas ! je n'ai plus de mémoire. Voudrez-vous avoir l'obligeance de me les rappeler ?

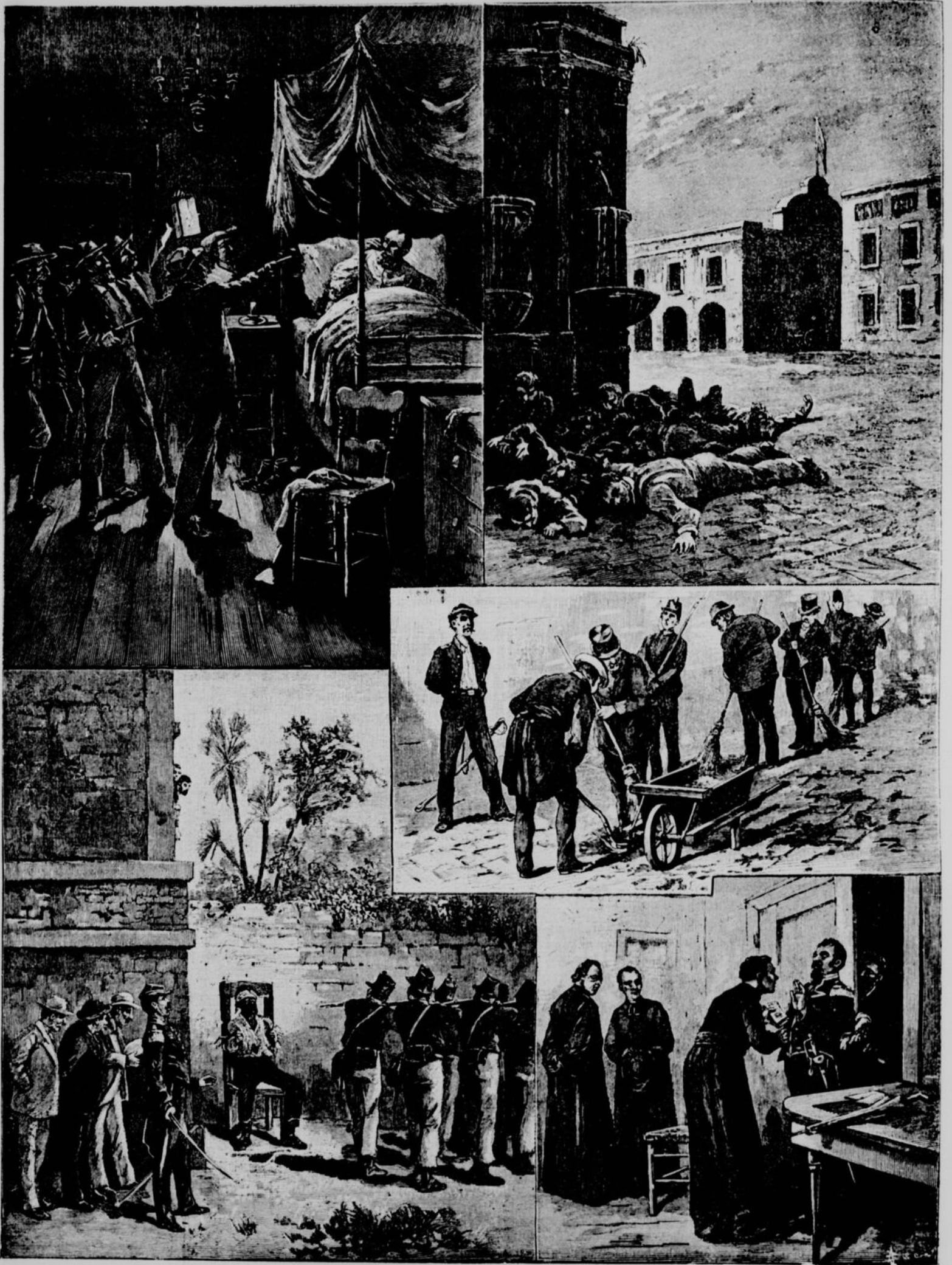
—Mais, ma bonne, cela n'a aucune importance, j'ai dit les premiers numéros qui me sont venus à l'esprit.

—Je vous demande pardon, monsieur l'abbé, j'y tiens beaucoup.

—Je ne m'en souviens même pas. Qu'en voulez-vous donc faire ?

—Je voudrais mettre à la loterie sur ces numéros. Je suis sûre qu'ils sortiront.

Ainsi fût expliqué au prédicateur le mouvement qui avait suivi sa tirade. L'histoire ne dit pas si ces numéros sortirent ; mais elle assure que le bureau de la loterie vit défilier jusqu'au soir une procession de clients qui venaient tous demander les mêmes numéros et se désespéraient en apprenant qu'ils avaient été devancés.



Un réveil désagréable — Un groupe de généraux — Batailleurs par persuasion — La fin d'un dictateur — Une lutte à armes courtoises  
**LA RÉVOLUTION DANS L'AMÉRIQUE DU SUD**



AUX INDES — UN CHARMEUR DE SERPENTS



MONGOLIE ORIENTALE—MARTYRE DU PRÊTRE CHINOIS LIN A SAN-CHE-KIA-TZE—DESSIN DU R. P. CLERBAUX

## MONGOLIE ORIENTALE

Le R. P. Al. Clerbaux, de la Congrégation du Cœur-Immaculé de Marie, de Scheut-lez-Bruxelles, envoie les détails suivants aux *Missions Catholiques*, de Lyon, sur la mort précieuse devant Dieu du P. Lin, prêtre chinois, victime de la rage des rebelles lors de la grande insurrection du mois de novembre dernier :

“ Le P. Lin, âgé d'environ cinquante-cinq ans, était le plus capable et le plus zélé des prêtres chinois aidant les missionnaires européens évangéliser la Mongolie orientale.

“ Les nombreuses conversions, près de trois mille, opérées en un an dans le district de Pa-Keou, étaient, en majeure partie, le résultat de sa vaillante activité.

“ A une adresse toute chinoise pour traiter avec les mandarins, le P. Lin joignait le caractère franc, ouvert et jovial d'un Européen, et une générosité que ses modestes appointements passaient enièrement en aumônes.

“ Les détails les plus précis sur son martyre ont été fournis à notre confrère, M. Van Dyck, par un prince mongol, témoin oculaire de cette horrible scène la gravure ci-dessus.

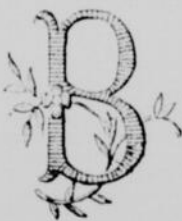
“ Le P. Lin, saisi par les persécuteurs vers quatre heures du matin, fut dépouillé entièrement de ses vêtements et attaché, jusqu'au lever du soleil, à un arbre planté devant la pagode de San-che-kia-tze. On ne lui trancha la tête qu'après l'avoir abreuvé d'outrages et lui avoir ouvert le corps pour en extraire le cœur et les entrailles. Il est probable que le cœur a été mangé par les féroces Tsai-li-ti.

Tous les chrétiens de la région, pour la plupart encore catéchumènes, ont été d'un héroïsme digne des premiers temps de l'Eglise. Plus de mille d'entre eux ont reçu le baptême du sang. Les autres, errant, fugitifs, dans les montagnes désertes, bien loin de se plaindre de leurs malheurs, ne cessent de répéter : “ Ting Tien-Tchou-de ming ba, obéissons à l'ordre de Dieu.”

“ Quand des néophytes, naguère encore païens, peuvent s'élever à une telle hauteur de sentiments, on peut prédire à l'Eglise éprouvée de Mongolie orientale un réveil glorieux, et une fois encore se vérifiera l'antique adage : *Sanguis martyrum, semen Christianorum.*”

## CHRONIQUE

SAINT-TIMOTHÉE.—LE MOIS DE MAI



BECK, dans un récent article, énumérait les *places d'eau*, lieux charmants où les citadins, aux jours de la canicule, s'en vont prendre le frais et se reposer des bruits assourdissants des grands centres. Il en disait plusieurs qui ne manquent pas de charmes et de beautés ; mais dans sa nomenclature, il a oublié la plus pittoresque, la plus féérique, la plus coquette que l'œil du touriste puisse contempler : c'est Saint-Timothée.

Assis sur les bords enchanteurs du Saint-Laurent, tranquille sous son épais rideau de verdure, ce village invite le citadin au repos, grisé qu'il est par les effluves odorantes dont l'atmosphère est saturée. Là, partout des brises rafraîchissantes, du soleil, un frais gazon ; là, partout des massifs d'arbres, où grouillent des myriades d'oiseaux chanteurs. Là une nature riche et luxuriante revêt d'un éclat éblouissant tous les sentiers, les collines et les vallons environnants. Dans l'épanouissement de tant de splendeur un regain de vie se fait sentir par tout l'organisme physique et moral : l'œil s'égare avec délices dans ce fouillis d'objets souriants ; on se sent reposer.

Entendez-vous cette harmonie grandiose qui monte vers les sphères célestes et dont les ondes sonores envahissent la campagne. On dirait les phalanges séraphiques dansant une sarabande aérienne en exécutant des concerts, pleins d'une délicate symphonie. Le touriste, couché nonchalamment sur un tapis de mousse qu'un arbre protège de son ombrage, se laisse bercer dans le charme de cette musique. L'ivresse gagne tous ses sens, sa pensée s'attendrit, son cœur se dilate, et soudainement il se trouve à goûter un bonheur nouveau... Les longs soupirs des vents, les chants de la forêt, les voix du crépuscule n'ont rien de la majesté, de l'intime pénétration de cette harmonie, que l'écho lointain redit complaisamment. C'est le Saint-Laurent, qui, par les voix de ses côtes superbes, chante l'hymne du créateur. Nul n'échappe à l'influence de ce spectacle grandiose :

l'esprit y trouve un repos à la pensée de son Créateur, le cœur, un délassement, dans la possession de ces jouissances.

Là-bas, au loin, s'étendent des campagnes dont les ondulations irrégulières présentent une agréable diversité de sommets arrondis, de pentes rapides, de vallées unies. Les fruits y sont abondants. La beauté et le parfum des plantes, le chant des oiseaux, les prés émaillés de fleurs, tout offre le riant spectacle du bonheur. Là, on se laisse aller à une touchante rêverie dont on ne voudrait jamais sortir. Il n'y a rien qui contribue autant à notre joie, qui augmente tant nos plaisirs. Que d'objets divers s'offrent à nos regards réjouis : des milliers de végétaux, des milliers de créatures animées. Les unes courent dans les espaces ensoleillées, les autres rampent dans les sombres labyrinthes de l'herbe épaisse. Heureux celui qui peut aller contempler tous ces charmes champêtres. Heureux celui qui peut aborder aux rives de mon village.

Si, fatigué de respirer des parfums, vous voulez donner à notre âme des émotions nouvelles, enfoncez-vous dans ces grands bois, pleins de mystère, qui s'étendent à proximité du village. Quelle douce fraîcheur on éprouve en pénétrant dans ces amas confus d'arbres et de rochers ! La lumière du soleil, affaiblie par l'épaisseur du feuillage, le silence profond qui règne dans ces sombres retraites, ont un caractère de nouveauté et de grandeur qui étonne. Quel doux murmure se fait entendre !... Qu'il est beau ce ruisseau qui serpente sous ces touffes de buissons, et s'égare à travers les sinuosités de ces berceaux ! Quelle superbe architecture champêtre. N'est-ce pas que, dans un délectable oubli des fatigues de la ville, vous jouissez dans ces solitudes où pas un bruit ne pénètre !...

Voulez-vous encore d'autres distractions ? Montez dans ce frêle esquif qui dort sur la grève, en vous attendant. Allez vous bercer sur les flots du fleuve géant. J'entends déjà vos rames battre en cadence les ondes jaillissantes. Je vois votre blanc canot courir sur la lame comme un cygne. La brise vous prête ses ailes... Que vous semblez heureux ! Bientôt votre joie éclate dans des refrains dont les accents viennent mourir sur le rivage, peuplé de jeunes couples, que votre joie ne trouve pas insensibles. L'air vivifiant du fleuve répare vos forces, et quand vous revenez au logis vous sentez dans votre être une ardeur nouvelle : la santé circule dans toutes vos veines.

Etes-vous poètes ? . . . Oh ! venez caresser votre lyre dans cet Eden. L'idéal, le beau, se voient dans les paysages, dans l'immensité d'un ciel pur et ouvert, dans la grandeur imposante du Saint-Laurent, comme dans le rayonnement de la figure des blondes et brunes jeunes vierges, comme dans la majesté des forêts et des campagnes. L'inspiration sera facile, de votre luth tomberont des flots d'harmonie, tandis qu'une population intelligente vous rendra agréable votre séjour au milieu d'elle. Oh oui, venez, poètes, vous qui animez toute la création, qui faites jaillir l'enthousiasme dans tous les cœurs, qui ravissez les populations sur les ailes de la poésie pour les lancer dans les hautes sphères du bon et du beau, venez dans ces lieux préparés par leurs richesses et leurs splendeurs à fournir à votre intelligence un aliment nouveau.

Etes-vous talonné par les ennuis, les tribulations ? . . . Cherchez-vous un endroit où toutes les vicissitudes de la vie n'ont jamais pu pénétrer ? . . . Eloignez-vous du théâtre agité ou votre âme a reçu sa cruelle blessure, et partez pour cette campagne où la Providence a versé à pleines mains les dons les plus consolants, sous la forme ravissante de joyeuses scènes rurales, de spectacles admirables de grandioses déploiements de beautés. Ces choses parlent à la raison un langage qui console, ranime . . .

Heureux celui qui aborde aux rives de mon village.

A tous ces titres et encore pour mille autres raisons, je dis que Saint-Timothée est une véritable "place d'eau," jouissant de tous les avantages nécessaires aux délassés de ceux qui sont fatigués, à la santé de ceux qui souffrent, à la réminiscence de l'âme chagrine, à l'ivresse du mélancolique, à l'épanouissement du jeune enfant, fleur à demi étioyée sous les chaudes atmosphères des cités.

Que l'ami Beck se paie le luxe d'un voyage dans ces lieux, chers aux zéphirs, il en reviendra si émerveillé que, ne pouvant plus contenir son enthousiasme, elle éclatera dans des descriptions brillantes.

Heureux celui qui aborde aux rives de mon village.

\* \* \*

C'est le mois de Marie  
C'est le mois le plus beau.

Combien ce chant d'espérance éclate avec retentissement dans tous les cœurs, à l'aurore de la belle saison. Depuis longtemps nous soupirions après le moment où nous pourrions respirer avec plus de liberté et contempler la nature avec tous ses attraits. Les jours de neige, les froids brouillards, les lugubres tempêtes ont fui à travers les horizons qui se sont ensoleillés tout à coup comme par enchantement. Quelle révolution s'est opérée dans toutes les parties de la nature ! . . . Quels splendides décors ont succédé aux livides appareils de l'hiver. Quelle harmonie enchanteresse repose notre oreille irritée des sourds grondements de l'énerve cacophonie des éléments courroucés ! Quelle émanation délicieuse le zéphir nous apporte ! Ces revirements subits ne laissent aucun mortel dans une froide indifférence, l'admiration transporte tous les cœurs, et de toutes les poitrines s'échappe ce cri de joie :

C'est le mois de Marie  
C'est le mois le plus beau,  
A la Vierge chérie  
Disons un chant nouveau.

A peine le souffle du printemps s'est-il fait sentir que la nature, sortie de son engourdissement a revêtu sa robe de violettes et de lilas : tout est en action. Le soleil est plus beau, et l'atmosphère, pénétrée de sa chaleur, est pleine de douceur. Toute la terre s'embellit d'une riante verdure : les campagnes retentissent de cris de joie et d'allégresse. C'est le mois de mai, c'est le printemps.

Avec raison les chrétiens ont consacré ce mois à Marie, la vierge-mère. Tandis que leur cœur lui garde les parfums de la piété, leurs mains peuvent embellir ses autels des fleurs les plus belles, les plus aromatiques. Et comme tout respire la joie en ces jours si pleins de lumière, l'âme est plus disposée à

se recueillir ; elle prie mieux. Tous les soirs, après la journée, les fidèles courent aux autels de Marie. Au charme de joyeux concerts, dans cette atmosphère de piété qui règne dans les temples à l'heure solennelle du crépuscule, tous font monter vers la Mère de Dieu des hymnes d'amour et de reconnaissance.

Ah ! qu'ils sont heureux les peuples qui vont déposer avec humilité le fardeau de leurs misères aux pieds de la mère du Tout Puissant. Ils conservent leur foi, le palladium des sociétés. Ils n'aiment que le vrai bien, cueilli dans la paix et la tranquillité. Les fortes commotions sociales, fruit de l'égarément des gouvernés ou d'un abus de pouvoir des gouvernants, ne viennent jamais accumuler des ruines dans un pays où la foi est vivace.

Mais malheur aux nations apostates. Malheur aux peuples qui veulent tendre leurs voiles sans les ouvrir au souffle de Dieu. Malheur aux peuples qui n'ont point de mois de Marie . . . Voyez l'Europe . . . elle grouille sur un volcan.

*J. G. Bossinault*

CHARMEUR DE SERPENTS

(Voir gravure)

C'est, à Srinagar, la capitale du Maharajah de Kashmir, un vaste palais où quantité de spectateurs s'assemblent pour ce spectacle si aimable au caractère oriental : les exercices des charmeurs de serpents. De nombreux voyageurs aux Indes ont déjà parlé de cet art merveilleux, de patience surtout : car, il n'y a aucun doute que l'on peut aussi bien rendre un serpent inoffensif, en l'habituant à ne pas faire un usage malicieux de son arme naturelle, qu'en l'en privant absolument. L'Européen qui tente d'expliquer ainsi la chose à un Indou fait rire de lui. Ces primitifs crédules veulent y voir du miracle et de l'intervention des dieux.

LES RÉVOLUTIONS DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

(Voir gravure)

L'Amérique du Sud est le pays du café, du caoutchouc et des révolutions. Les gouvernements s'y succèdent les uns aux autres avec une parfaite irrégularité dans les nombreuses républiques qui la composent, et les circonstances dans lesquelles s'opèrent ces transmissions de pouvoir sont toujours à peu près les mêmes.

Les conspirateurs ont gagné des adhérents parmi la troupe : ils ont triomphé de la garde du palais du président de la République. Ce dernier est réveillé au milieu de la nuit, avec la désagréable surprise de voir un canon de revolver braqué sur lui. On le fait lever et s'habiller, on l'enferme sous bonne garde, et le lendemain matin, après l'avoir attaché à une chaise placée contre un mur en briques, on le fusille sans autre forme de procès ; il en est de même de tous les autres membres du gouvernement renversé.

On fait moins de cérémonie pour les simples mortels dévoués à l'ancien régime. On les mène en troupe à la fontaine qui orne la grande place, l'affaire suit son cours, et le soir la lune éclaire un monceau de cadavres.

Voici donc un nouveau dictateur, de nouveaux ministres, de nouveaux généraux et une foule de nouveaux officiers, ayant tous les poches vides, mais très impatientes de les remplir. Le nouveau ministre des finances décrète un emprunt forcé. Si les commerçants hésitent à y contribuer, on leur impose le temps de la réflexion en leur confiant le balayage des rues ; il est rare que cette occupation tranquille ne les ramène point à des idées salutaires.

Au bout de quelques jours, le désordre est organisé, et tout marche comme sous le précédent gouvernement, jusqu'au moment où une nouvelle révolution éclate, avec la même mise en scène, les mêmes moyens d'exécution et les mêmes résultats.

NOUVELLES A LA MAIN

"—Que les jeunes gens sont donc polis, maintenant, disait une dame âgée. Autrefois, je ne pouvais jamais prendre le tramway, sans être ser-sée de tous côtés. Aujourd'hui, c'est à qui me fera la plus grande place."

\* \* \*

—Voyez, monsieur bébé, comme vos doigts sont sales . . .

—C'est la faute à grand'mère.

—Comment cela, vilain menteur.

—Mais oui, mon papa, je lui ai tout à l'heure touché et il pleuvait, alors . . . mon papa . . .

—Alors, mon papa ? ?

—Eh bien, comme tu dis que c'est ta bête noire, elle aura déteint ?

—!!!



John Aikens

DE STE-MARIE, ONT

Qui souffrait beaucoup de

DYSPEPSIE

Parfaitement guéri par la

SARSEPAREILLE DE HOOD

Les meilleurs toniques pour l'estomac que connaisse la science médicale sont si heureusement combinés dans la Sarsepareille de Hood qu'elle guérit l'indigestion, la dyspepsie sous leurs formes les plus malicieuses, alors que d'autres médicaments sont sans succès. En beaucoup de cas la Sarsepareille de Hood semble douée d'une touche magique, tant le soulagement est rapide et bienfaisant. Lisez l'écrit ci dessous d'un citoyen âgé et respecté de Ste-Marie, Ont. :

"Je suis heureux de rendre ce témoignage de ce qu'a fait pour moi la Sarsepareille de Hood. Je souffrais beaucoup de dyspepsie. Je me servais de remèdes

DEPUIS 25 ANS

et jamais je n'avais rien trouvé qui me fit autant de bien que la Sarsepareille de Hood. Tout symptôme de dyspepsie a complètement disparu et je sens que ne puis pas estimer trop haut cette médecine. Je

MANGE MIEUX ET DORS MIEUX

et me sens plus vigoureux que depuis bien des années. J'ai pris six bouteilles de Sarsepareille de Hood, achetées de M. Sanderson, pharmacien." JOHN AIKENS.

ENDOSSEMENT CORDIAL

De M Sanderson, le pharmacien.

"Je connais M. Aikens pour un parfait honnête homme, sans arrière-pensée, et il me fait bien plaisir de certifier la vérité du témoignage qu'il donne ci dessus." F. G SANDERSON, Pharmacien, rue Queen, Ste-Marie, Ont.

Les PILULES DE HOOD guérissent toutes les maladies du foie, la bile, la jaunisse, l'indigestion et le mal de tête.

DRS MATHIEU & BERNIER,

CHIRURGIENS - DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours,

Extraction de dents sans douleurs avec l'électricité.  
Dentiers faits sans palais.



# La Salsepareille d'AYER

Est supérieure à toutes les autres préparations se disant dépuratives du sang. La première de toutes, parce que le principal ingrédient employé à sa fabrication est l'extract véritable de la racine de salsepareille de l'*Honduras*, la variété la plus riche en propriétés médicinales.

**Guérit le Catarrhe** Aussi, parce que la Bardane Jaune est cultivée expressément pour la Compagnie et est toujours fraîche et de la meilleure qualité. Avec un soin égal et judicieux, chacun des autres ingrédients est choisi et combiné. Elle est

# La Médecine Supérieure

parce qu'elle est toujours la même, en apparence, goût et effet. Elle est grandement concentrée, et de petites doses seulement sont nécessaires. Elle est, en conséquence, le dépuratif du sang le plus économique qui existe. Elle rend

**Guérit LES SCROFULES** les aliments nutritifs, le travail agréable, le sommeil réparateur et la vie pleine de bien-être. Elle recherche toutes les impuretés dans le système et les expulse sans faire de mal par les voies naturelles. La Salsepareille d'AYER donne à la démarche l'élasticité, et aux vieillards et aux infirmes, la santé, les nouvelles forces et la vitalité.

# La Salsepareille d'AYER,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue par tous les Droguistes. Prix \$1.00 six flacons, \$5.00.

Elle en a guéri d'autres, elle vous guérira.

## MAISONS RECOMMANDÉES

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER,**  
Architectes et évaluateurs on transporté leur bureau au numéro 180 - RUE SAINT-JACQUES - 180  
Édifice de la Banque d'Épargne  
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER  
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

**A. PREFONTAINE,**  
ARCHITECTE  
Successeur de feu Victor Bourgeois  
12, Place d'Armes, Montréal

**J. EMILE VANIER**  
(Ancien élève de l'École Polytechnique)  
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
107, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

# Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 489, rue des Saiguers, Montréal. Les amateurs sont invités

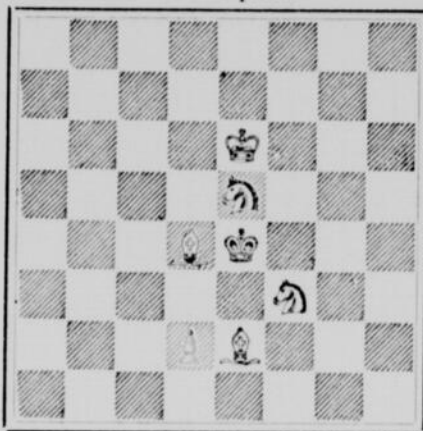
## CONCOURS DE SOLUTIONS

Noms	Dernière mention.	No 11	No 12	Total
Nap. Contant		2	9	39
J. E. L., M. D.	26	2	2	36
T. Brunet		0	0	24
E. Jacques	24	2	10	36
A. Ladouceur	34	2	10	46
A. Morin		2	12	40
J. L. Guy	30	2	10	42
J. A. Blean	31	2	12	45
E. Emond	30	2	12	44
C. N. Parent	23	2	6	31
R. Philbert		2	8	32

### No 38 — PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. J. Morowski, France

Voirs — 1 pièce



Blancs — 6 pièces

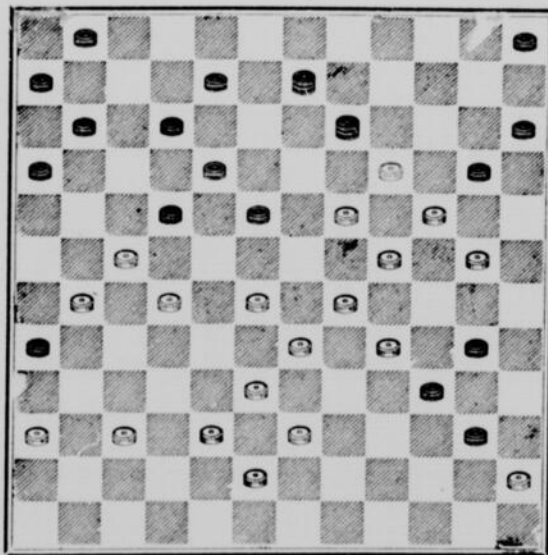
Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

### PROBLEME DE DAMES

CONCOURS DE PROBLEMES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

No 14 — DEVISE : "Un peu partout."

Noirs — 18 pièces



Blancs — 19 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

#### Solutions des problèmes de Dames

No 11		No 12	
Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
35 29	24 48	68 61	55 68
39 33	26 52	36 33	22 38
59 46	48 72	56 49	44 55
31 25	19 45	34 27	38 34
44 37	72 43	41 36	30 41
56 50	43 34	67 61	34 67
50 4	20 41	43 37	31 44
4 8 gus e		63 58	52 50
		62 56	50 61
		70 18	gagne

Le problème No 12 a six autres solutions avec variantes.

A CORRIGER. — Dans le problème No 13 (devise : tout ou rien), ajoutez un pion noir à la case 30.

#### Solutions du problème d'Échecs.

No 37.	
Blancs	Noirs
1 D 5 R	1 R 5 C
2 P 3 F, échec	2 R joue
3 Mat.	
	Si :
2 C pr P	1 F 4 F
3 Mat.	2 ?

# "German Syrup"

J. C. Davis, recteur de l'église épiscopale Saint-Jacques, Eufala, Ala., écrit : "Mon fils a été affligé d'un catarrhe dangereux pendant plusieurs mois, et après avoir essayé beaucoup de prescriptions des médecins sans en éprouver de soulagement, il a été parfaitement guéri en prenant deux bouteilles de "Sirop Allemand." Je le garantis sans hésitation. **UN RECTEUR EPISCOPAL** La plus grande épreuve qu'on puisse faire subir à un remède est d'essayer de guérir un catarrhe aussi avancé que dans le cas précédent. C'est pour cette période de la maladie que le Sirop Allemand a été imaginé. Ceux qui souffrent d'un catarrhe avancé ferait bien de se le procurer.

M. J. F. Arnold, de Montevideo, Minn., écrit : "Je me suis servi du Sirop Allemand pour la pleurésie. Je n'ai jamais trouvé son égal, encore moins son supérieur."

G. G. GREEN, seul fabricant, Woodbury, N. J., U. S. A., et Toronto, Canada (9)



DES CHARS

Pour Touristes, Directs

Feront le service pendant

MAI - ET - JUIN

POUR LA

COTE du PACIFIQUE

— DE —

Montréal à Vancouver

Laisant la gare Dalhousie à 8.40 hrs p m

CHAQUE MERCREDI.

— DE —

MONTREAL A ST-PAUL

Laisant la gare Windsor à 11.45 hrs a.m.

CHAQUE SAMEDI

Une spéciale attention sera donnée aux applications reçues par un agent du Pacifique Canadien.

BUREAU des BILLETS à Montréal

266, RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill, et aux Gares C.P.R.

**LA MACHINE A TRICOTER A UNE PIASTRE**

**Ayez L'œil à ceci** Demandez-la à votre agent de machines à coudre ou bien envoyez un timbre-poste de 3 cents pour obtenir des détails et une liste des prix. Cela vaut \$2.00. S'adresser à GREENMALL BROS Manuf., Georgetown, Ont.

**J. N. LAPRES**

PHOTOGRAPHE

208, ST-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils. Portraits de tous genres et au prix courant Téléphone Bell 7283.



**ANNONCE DE  
John Murphy & Cie**

— POUR —

**1ère COMMUNION**

Deux différents patrons, qualités et prix en voiles de 1ère Communion maintenant offerts au public à des prix extrêmement bas.

**POUR LA 1ère COMMUNION**

Broderies sur laine et mousseline pour voiles de Première Communion vendues à des prix qui en assurent une vente immédiate.

**MANTEAUX ! MANTEAUX ! !**

Inutile de commenter sur notre stock de manteaux qui est le plus fort département du Dominion.

**DEPARTEMENT DE MERCERIE**

Maintenant est le temps de visiter ce département qui est au grand complet.

Sous-vêtements d'été pour Messieurs, Dames, Jeunes Filles, Garçons, en laine très fine, mérino, soie, etc. Dans tous les grandeurs, qualités et prix.

Le plus grand choix de cravates pour Messieurs est maintenant offert au public acheteur.

**JOHN MURPHY & CIE**

Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Call Tel. 2192

Federal Tel. 59

**LADIES**

**AUX DAMES.**—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE Co., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

**LE GRAND TRONC**

**LORSQUE VOUS VOYAGEZ**

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

**Les Villes et Villages**

importants dans les deux Provinces. Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques ; étant la

**LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE**

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

**Biddeford, Manchester, Nashua  
Boston, Fall River, New-York**

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

C. ROBILVARD, 27, rue St-André.—Soul Comment se servir de l'Eau Minerale St-Léon embouteilleur



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25 le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la **CIE D'EAU ST-LEON**, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches : 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame.

Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant déjeuner. Un ou deux verres, aux repas, agiront d'une manière très efficace contre la dyspepsie.

Prenez cette eau qui est un des meilleurs a'téatit, buvez en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.

Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme préservatoire des maladies occasionnées par les boissons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants.

Ne manquez jamais d'une provision

**JOHNSTON'S FLUID BEEF**

Fa ile à préparer, aisé à digérer et bon pour donner de la force.

**MAISON BLANCHE**

65, Rue St-Laurent, 65

CHAPEAUX, CHAPEAUX. Nouvelle importation venant d'être reçue

PRIX MODERES

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

**“ WESTERN ”**

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,200,000  
Actif au-delà de..... 1,550,000  
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

**J. H. R. DUBOIS & FILS** Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOOPER Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER  
Le Célèbre

**CHOCOLAT  
MENIER**

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL. C

— UN —

**BON CONSEIL  
DE PARIS.**

Les dernières nouvelles de Paris, la ville-lumière, mandent que dans tous les ménages l'on se sert presque exclusivement de la LESSIVE PHENIX pour le lavage, depuis le parquet de la cuisine jusqu'aux articles de la plus belle fabrique. A son contact, tout devient, comme par enchantement, net, luisant, et agréable.

Elle rend les étoffes blanches PLUS BLANCHES et les étoffes de couleur PLUS BRILLANTES, sans endommager les tissus les plus fins ou brûler les mains.

En vente chez tous les Epiciers

**HAZELTON  
PIANOS.**

LE CHOIX DES ARTISTES

Pas d'agents, veuillez vous adresser directement au magasin

**L. E. N. PRATTE  
1676  
NOTRE DAME, MONTREAL**

Seul importateur des Pianos  
Hazelton, Fischer, Dominion et Berlin et  
des Orgues Koliennes, Peloubet et  
Dominion.

**A1. Un Article Parfait**

**COOK'S FRIEND  
BAKING POWDER.**

La qualité la plus pure de Crème de Tartre ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries.

Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais.

Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

Si vous avez besoin d'un ameublement complet pour argent comptant ou à crédit. Rendez vous chez F. Lapointe,

1551, rue Ste-Catherine.

**BANQUE VILLE-MARIE**

**AVIS** est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p. c.) payable le premier jour de juin prochain, a été déclaré pour le semestre courant, sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transferts seront en conséquence fermés du 20 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la dite banque aura lieu à son bureau, à Montréal, mardi, le vingt-et-un juin prochain, à midi.

Par ordre du bureau de direction,

**V. WEIR,**

Montréal, 26 avril 1892

Président

**BAUME NASAL**

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.

**SOULAGE, NETTOIE, GUERIT.**

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs souffrantes maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes, ou à d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi de congestion et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payé sur réception du prix (50cts ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

**CATARRHE**